ROMAN FANTASTIQUE

Les Fantaisies du Mal

CHARLES-HENRI BOISSEAU

Charles-Henri Boisseau

Les Fantaisies du Mal

© Charles-Henri Boisseau, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9670-6

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le *Mal* n’avait pas d’autres noms. Les Normaux le murmuraient par peur. Les autres étaient Infectés, parias de la société, honteux d’être ce qu’ils sont, et ridicules sans savoir pourquoi.

À la loterie de l’absurdité, le *Mal* était roi.

Fête à la Licorne

Septembre, Mal An 0

Léo-Pol Medvedev avait l'amour du travail bien fait. Il l'avait acquis par habitude, par la conviction éprouvée que le beau est dans le petit, dans la minutie et dans le détail. Léo-Pol avait la cinquantaine sémillante. Il avait l'œil aventureux et la nonchalance séduisante des hommes de haute classe. Léo-Pol était assis dans le cuir de son fauteuil lustré, placé au centre du Salon Boisé, seul et élégant, habillé d'un costume de tweed de coupe anglaise. Le bon habit était son point d'honneur. Il était son cordon d'attache à la civilisation, son garde-fou contre l'oubli. Son costume du jour était gris à double liseré bleu. Le col était en velours bordeaux. Aucun poil ne dépassait de sa fine barbe, qu'il travaillait chaque jour.

Léo-Pol détaillait du regard un immense amoncellement de cartons cubiques de couleur pastel. Chacun des cartons, de couleurs différentes, avait été soigneusement scotché d'un ruban végétal aux motifs de peau de zébu. Ceux-ci avaient été empilés de sorte qu'ils formaient un gigantesque rubik's cube, aux arêtes aussi droites qu'un horizon maritime. L'œuvre dépassait Léo-Pol de trois têtes. Le détail était travaillé. Les couleurs qui se reflétaient sur son monocle cachaient un œil admiratif.

Promesse tenue ! La chose était rare. La GanaBat ©PostDeliveryService, leader national de la livraison à domicile, avait apporté « *en temps, en heure et en forme !* », la commande de Léo-Pol. L'idée d'avoir fait appel à cette entreprise d'État, gérée par un potentat de l'armée française, frisait selon lui le ridicule, si ce n'est le mauvais goût. Mais le choix s'amenuisait. Et la combinaison d'élégance et d'efficacité dont cette entreprise avait fait preuve le combla la satisfaction. Les militaires-livreurs s'étaient présentés plus tôt dans la journée, en tenue impeccable, d'un joli vert saillant, les sourires aux lèvres et bienveillants. Aucune odeur de sueur n'avait troublé le nez de Léo-Pol.

« Patience et appréciation sont la marque du bon goût ». Telle était la devise de la famille Medvedev. Léo-Pol se refusa, en l'honneur de ses ascendances disparues et de sa descendance non venue, de déballer ses cartons sur le champ. C'eût été trop rustre ! Il s'enfonça plutôt dans son fauteuil et loua le temps qu'il

avait érigé en luxe inséparable à son confort de vie. Léo-Pol aimait la lenteur. Il cultivait sa patience comme on laisse mûrir le vin. Alors Léo-Pol attendit dans le silence, les yeux fixés sur les cartons, les rubans, le tapis. Il attendit comme paralysé, sans initiative, sans rien faire d'autre que de flouter les couleurs qui s'offraient à lui. Il attendit une minute ? Une heure ? Il attendit jusqu'à l'ennui… il attendit jusqu'à ce que le sens même de cette attente titille son appréciation qu'il trouvait bien molle. Le coucou sonna. Comment expliquer cette paralysie ? Quel était le ver qui se logeait dans son esprit ? La chose était nouvelle, assurément. Depuis quelques jours, Léo-Pol jugeait le temps moins savoureux. Était-ce un effet de l'isolement ? Peut-être… Léo-Pol vivait seul dans son hôtel depuis plus de trois mois. Avant l'arrivée des livreurs, il n'avait vu ni communiqué avec personne. Il célébrait seul, dans le Salon Boisé de son établissement vidé, un triste centième jour d'isolement complet.

***

L'Hôtel de la Licorne était une immense baraque en bois de trois étages, plantée dans un trou de verdure cerné d'une forêt de pins. À quelques encablures se trouvait la plage des Cygnes Bleus, d'où provenaient les embruns de la Manche, l'air d'une Normandie sauvage, le cri des mouettes et le roulement des vagues.

Depuis qu'il était seul, Léo-Pol passait le plus clair de son temps à entretenir son jardin. Il l'entretenait avec la même minutie que le faisait son jardinier. L'herbe était rase, les allées étaient propres et légèrement courbées, de fraîches pousses de rhododendrons, de tulipes et de gardénias sortaient de volumineux bosquets. Des roseaux poussaient dans une petite mare où libellules et grenouilles célébraient chaque fin de journée. D'aucuns trouveraient le tableau magnifique et le cadre séduisant ! Mais Léo-Pol se lassait de cet enchantement. Le bonheur du jardinage s'était peu à peu envolé. Il regrettait de n'avoir personne avec qui partager.

Chaque soir, Léo-Pol rangeait ses outils et rentrait dans son hôtel par la porte principale. Le porche était surmonté d'un fabuleux trophée : une tête de licorne à la crinière rose. Léo-Pol s'arrêtait sous l'animal. Il l'observait à chaque passage. C'était son habitude, sa petite manie. Il scrutait l'œil noir de l'animal, ses traits crispés et l'entortillement, presque hypnotique, de sa corne frontale. Pour provoquer la chance, Léo-Pol lui touchait parfois le museau. Cette licorne était le

totem de son hôtel. Elle était sa première fantaisie, achetée à un marin de Cherbourg qui l'avait lui-même acquise auprès d'un chasseur de trésors irlandais. Léo-Pol se plaisait à croire qu'il ne lui manquait que la parole ; que l'animal officiait en maître du bon goût, quand ses clients, affublés de costumes bigarrés, se pressaient à la porte de l'établissement. Avant l'arrivée du *Mal*, l'Hôtel de la Licorne recevait la fine fleur des arts : académiciens, poètes et musiciens y côtoyaient le gratin des hommes de l'ombre. Le restaurant de l'hôtel était renommé dans toute la région ! On y servait des vins de Vénusie, des gésiers de biches à la fraise des bois, des tourtes de canard laqué et des plats romancés d'un autre temps. La musique y était douce. Léo-Pol organisait des tournois d'échecs, des concours d'éloquence et de dictées. Il officiait en maître de cérémonie. Tel était son métier. Les clients appréciaient son esprit à la Agatha Christie. Il louait le calme de son établissement et le commun esprit de pondération.

Puis le *Mal* était arrivé.

Les clients et le personnel de l'hôtel s'étaient envolés très vite. Plus de jardinier ! Plus de Chef ! Plus de balades dans le jardin et plus de dîners mondains. L'activité de l'hôtel avait changé du jour au lendemain. La panique avait gagné les âmes les plus placides. Les rumeurs les plus folles avaient circulé : certains avaient affirmé que le *Mal* se propageait par l'ombre des nuages ; d'autres qu'il ne fallait que murmurer son nom et même se confiner de tout ! Ce fut la débandade. Le lobby se trouva rempli de valises, de malles et d'agitation désordonnées. Tous partirent, comme des fourmis paniquées, dans un ballet irraisonné de fuites, de peurs et de cris. Léo-Pol coordonna au mieux les départs, comme dans un hall de gare. Il était finalement le seul à n'avoir nulle part où aller. Où pouvait-il aller ? Léo-Pol n'avait plus de famille, pas de femme. Non pas que sa vie fut vide d'aventures, mais… les circonstances font parfois que l'on reste seul. Léo-Pol aimait la nature. Il aimait sa liberté, peut-être un peu trop pour les concessions nécessaires à une vie partagée.

Un oncle, qui avait fait fortune au Canada, lui avait fait don de cet hôtel peu avant sa mort. Cet oncle avait été mangé par des loups alors qu'il s'essayait à la vie de trappeur. Triste fin. La père de cet homme, grand-père de Léo-Pol, avait lui-même été tué dans le Yukon par un troupeau de bisons. Pour Léo-Pol, qui caressa plusieurs fois l'idée d'aller vivre au Canada, l'Hôtel de la Licorne n'était pas seulement une affaire, mais surtout un héritage, un foyer lié à l'ascendance

aventureuse de ses proches qui, un jour, ont franchi l'Atlantique.

Par chance, le domaine était assez grand pour vivre en autosuffisance : fruits et légumes poussaient au fond du jardin. Léo-Pol décida de vivre seul le temps que ce… *Mal* disparaisse.

Les premières semaines d'isolement de Léo-Pol avaient été studieuses. Les bonnes et les marmitons s'étaient affairés avant de partir : les chambres avaient été rangées, lavées et dépoussiérées ; la cuisine était d'une propreté militaire. Léo-Pol prenait soin du reste avec minutie : il avait lustré l'escalier ; installé des tuiles jaunes et rouges pour que sa toiture soit plus en harmonie avec les feuilles d'automne. Le diable est dans le détail. À leur retour, les clients apprécieraient ! pensa-t-il. Cet engouement ne dura qu'un temps. Deux mois étaient passés et dans la vie de Léo-Pol, rien ne se passait. Alors peu à peu il leva le pied. Il devint nostalgique, atonique, légèrement grognon. Léo-Pol montrait moins d'entrain à la tâche. La poussière revint sur les meubles. Il en vint à penser que la solitude, qui d'ordinaire n'était pas pour lui déplaire, était à la longue mauvaise compagne.

***

C'est pour ne pas s'oublier que Léo-Pol commanda cent vingt-cinq peluches. L'idée était décalée, mais tout sérieux qu'il fut, Léo-Pol ne manquait pas de fantaisie. Cette idée avait germé de son imagination. Il la considéra un certain temps. Il l'évalua à l'aune du bon goût et de son acceptabilité sociale. Il conclut que, faisant à lui seul société, l'achat ne pourrait être autrement jugé que par lui-même. Alors il se décida. La *honte* qu'il aurait éprouvée d'exposer cet achat aux yeux de ses clients, de son personnel, n'avait plus lieu d'être puisqu'ils n'étaient plus là. Léo-Pol avait choisi un nombre exact de peluches pour que chacune tienne un rôle déterminé. Certaines joueraient le rôle de marmitons, d'autres de bonnes, de groom, de clients, etc. Il comptait par cet artifice revitaliser les intérieurs, jouer la fantaisie, apporter ce minimum de chaleur ouatée et d'animation factice comme un pis-aller à l'immobilisme ambiant. Il souhaitait que ces peluches l'incitent à toujours s'habiller, à jouer son rôle et à tenir son rang. Léo-Pol imaginait l'hôtel presque à nouveau peuplé ! Que les peluches seraient belles dans le Salon Boisé ! Peut-être donneraient-elles une nouvelle vigueur ses tableaux ? Ses tableaux peuplés de fées, de dragons et d'animaux marins. Ses tableaux abandonnés sans personne pour les observer. Léo-Pol était

amateur d'art, tout le monde raffolaient de ses tableaux. Il pensait que sa clientèle, par leur présence, leurs commentaires amusés sur tel ou tel détail peint, insufflait la vie aux personnages et aux scènes représentés. Peut-être en sera-t-il de même avec des peluches ? Et si ça ne marchait pas ? Si les peluches ne le rappelaient qu'à sa solitude… alors Léo-Pol s'était dit qu'il abandonnerait tout. Peut-être quitterait-il la Manche ? Peut-être partirait-il pour un autre rêve ? Dans ce cas, peut-être deviendrait-il trappeur au Canada, suivant les traces de son oncle et de son grand-père. Le goût de l'aventure est une marque d'élégance et Léo-Pol n'en manquait pas. Il en avait la trempe. Il en avait le courage. Léo-Pol s'affaissa totalement dans son fauteuil, détourna son regard des cartons et observa sa pièce maîtresse : un immense tableau de style romantique où une péniche, prise dans la tempête, se dirigeait vers une terre sauvage. La péniche était bariolée, bourrée de colifichets. Il n'avait jamais compris pourquoi le peintre l'avait laissée vide ! Où était l'équipage ? N'empêche… ce tableau avait de la gueule. L'aventure oui… songea-t-il, l'aventure était une porte de sortie.

***

Fallait-il ouvrir les cartons ? Léo-Pol céda à la curiosité. Il lança un vinyle. Une heure de déballage avec couteau et Prokofiev. Une heure de joie enfantine sur fond de musique russe. Léo-Pol fit les choses en rythme et avec précision. Il s'immisça entre Roméo et Juliette dans la *Danse des Chevaliers*. Chaque coup de couteau résonnait au son des cuivres. Les mains de Léo-Pol défirent et déchirèrent ! Elles se mirent à trembler, comme pour expulser d'un coup la pression d'une attente devenue trop longue. Dieu que la musique est belle ! Dieu que la pagaille est bonne ! « Laisse la musique à Dieu », se dit-il, toutes les peluches sont là. Léo-Pol s'essuya le front, comme s'il eût dansé un ballet. Dans le désordre du Salon Boisé, toutes les unités étaient présentes, dispersées sur le parquet. « Quelle Arche de Noé, quelles ressemblances ! pensa-t-il. Quelle qualité, quelle douceur de pelage et quel aiguisage de bec ! » Léo-Pol compta dans un désordre non exhaustif :

Dix *Polly le Pingouin* pour le service en chambre ;
Dix *Laurette l'Autruche* pour les tâches ménagères ;
Cinq *Poney Églantine* pour tondre la pelouse ;
Un *Lion Lambert* qu'il affecterait à la sécurité ;
Un *Colonel Tortue* pour remplacer le groom ;
Et un *Teddy l'ourson* pour jouer le maître d'hôtel.

Une kyrielle d'autres animaux joueraient le rôle d'hôtes, de musiciens ou de célébrités de passage. Il y avait des dizaines de *Chimpanzé Yumbi*, quelques *Zitoni la Taupe*, une poignée de *Dragon Bolgomore*. Seule *Rik la Baleine* n'avait pas de réelle affectation. Elle représenterait par essence et par sa masse, le monde sous-marin.

Prokofiev se tut. L'adrénaline tomba. Léo-Pol contempla, presque honteux d'être socialement tombé si bas, ce qu'il considéra comme ses nouveaux amis. C'est comme s'ils me regardaient, pensa-t-il, ma *honte* est leur témoignage de vie. L'impression de Léo-Pol de ne plus se sentir seul, sa satisfaction honteuse, intime et presque cruelle à ne pouvoir la partager, fut interrompue par une somnolence inhabituelle, qu'il attribua à un effet post-excitation. Il décida que ce déballage marquerait sa fin de journée. Il bâilla. L'heure avait tourné. Le ciel peu à peu s'assombrissait. Il faisait lourd et cette nuit, sans doute, l'orage allait éclater. Léo-Pol n'avait pas pour habitude de se coucher tôt sans dîner, mais… demain… oui demain ! Il affecterait les peluches aux places qui leur étaient destinées. Libellules et grenouilles avaient commencé leur ballet. Huit heures. Au son du coucou, Léo-Pol alla se coucher. Il s'endormit comme une souche.

***

Tictac tictac.
S'endors et dors au fil de la nuit.
Quand l'orage crève, le sommeil s'enfuit.

Un éclair et un bruit ! Non, ce n'était pas le tonnerre… cela venait d'en bas. Comme si l'on déplaçait quelque chose. Léo-Pol ouvrit l'œil. Diable, quelle heure était-il ? L'orage s'abattait. « Laisse le ciel à Dieu », se dit-il. Il faisait nuit noire et des rafales battaient les carreaux. Un coup ! Le bruit se répéta. Cela ressemblait à quelqu'un qui déplaçait quelque chose. Les livreurs de la GanaBat ©PostDeliveryService étaient-ils revenus ? Un animal était-il entré ? Léo-Pol enfila sa robe de chambre pied-de-poule, quitta sa couche à pas feutrés et s'engouffra dans les escaliers. La moquette étouffait le bruit de ses pas. Il devina des chuintements qu'il associa à un maniement de scotch et de papier froissé. Le parquet craqua, puis à nouveau vint le silence. Dans l'obscurité du lobby, rien ne semblait bouger. Une petite ombre se détacha d'un coup ! Elle s'enfuit en tapotant sur le tapis persan ! La forme disparut dans le Salon Boisé. Un animal ?

Léo-Pol dévala les escaliers, il se jeta dans le salon, mais à peine eut-il franchi la porte qu'une note l'arrêta net ! *Sol*… Les deux bougies du piano s'allumèrent d'un coup, et *Teddy l'ourson* se retourna. Il toisa Léo-Pol qui, devant l'incongruité de la scène, se figea pâle comme un spectre.

— Seriez-vous heureux de participer à la fête ? dit la peluche.
— Euh…comment… de quoi êtes-vous… ?
— Comment ça, de quoi je suis ? Eh bien je suis un *Teddy l'ourson* ! Je ne sais guère de quoi je suis fait, mais là n'est pas la question.

L'ourson expliqua à Léo-Pol qu'il était le maître d'hôtel de l'établissement, qu'il était pianiste à ses heures perdues. Il venait de constater que l'hôtel était bien vide, que cela le rendait triste et qu'il proposait de donner vie à ses compagnons. « Vous verrez ! Vous ne pourrez plus vous passer de nous ! » plaisanta-t-il.

Teddy l'ourson posa une petite patte sur le clavier. Il appuya sur un *do*. Dix autres bougies s'allumèrent ! Alors les notes résonnèrent, d'abord maladroites. Puis la peluche enchaîna les gammes, plus rapidement. *Teddy l'ourson* passait avec assurance ses coussinets sur le clavier. *Sol* dièse mineur ! Mais quelle exactitude et quelle adresse ! Les notes résonnèrent comme des clochettes. Elles hérissèrent le poil des petites peluches. Léo-Pol observa les spasmes mal orientés de ces animaux qui, progressivement, se coordonnaient. Serait-ce du Liszt ? *La Campanella* ? Léo-Pol ne saurait dire tant ce spectacle de la naissance des peluches brouillait les sens de son entendement. Les *Laurette l'Autruche* dressèrent leurs cous, secouèrent délicatement leurs fausses plumes sous le *Colonel Tortue* qui, les yeux mi-clos, renifla l'air comme un nouveau-né. Les *Dragons Bolgomore* déployèrent leurs petites ailes, ils toussotèrent une petite buée. Les *Taupes Zitoni* commencèrent à se tortiller sur le parquet. Léo-Pol voulait se ressaisir, mais… *La* majeur ! Le rythme s'emballa. *Teddy l'ourson* jouait rageusement, les yeux noirs, le regard obnubilé par son envie de jouer, d'orchestrer et de donner vie. L'air était connu. Était-ce la *Marche turque* ? Comment faisait-il ? Pas le temps de penser pour Léo-Pol, car c'est sur cette marche triomphale que les *Poney Eglantine* claquèrent la porte, entrèrent dans le Salon Boisé en tirant derrière eux le *Lion Lambert*, assis comme un roi dans une roulotte d'enfant décapotable. Léo-Pol s'écarta du passage pour laisser passer la majesté de cet attelage. Aucune des peluches ne devait dépasser sa hauteur de genou. Mais le nombre, le mouvement de masse le déroutait. Les cent vingt-cinq

peluches étaient à présent réveillées. La procession ouatée se transforma en cortège festif, des rondes se formèrent, des danses un peu partout s'improvisèrent. Les *Chimpanzés Yumbi* grimpèrent sur les buffets, attrapèrent les jeux d'échecs. Même la *Rik la baleine*, étalée sans eau dans un coin, se mit à frétiller sur le parquet. Léo-Pol était perdu. *Ré* majeur ! Quelques notes de calme avant la tempête. *Teddy l'ourson* se lança dans une version jazz du *Canon en D* de Pachelbel. La fête battait son plein lorsque dix *Polly le Pingouin* claquèrent la porte de la cuisine pour en sortir avec des fusées d'artifices sous leurs courtes ailes. Mais d'où venaient ces fusées ? Qu'allaient-ils en faire ? Un *Dragon Bolgomore*, encouragé en chœur par une centaine de peluches, se dirigea droit vers un arsenal de fusées déposées, par on ne sait qui, dans l'antre de la cheminée. Trop tard. *Teddy l'ourson* accéléra le rythme. Le dragon cracha une petite flamme. Les fusées prirent feu. Elles s'élancèrent comme un éclair dans le conduit de la cheminée. Les tonnerres d'artifice tambourinèrent. Ils peinèrent à couvrir la clameur des peluches, euphoriques. La maison trembla. Du cristal se brisa. Des explosions colorées se reflétaient dans la cheminée et à travers les fenêtres. « Le toit ! » pensa Léo-Pol. *Teddy l'ourson* continua d'égrener ses notes. Le *Lion Lambert* rugit comme un chaton.

« Qu'est-ce que c'est que… ça ? Est-ce un cauchemar ? » hurla en lui-même Léo-Pol. Léo-Pol ouvrit portes et fenêtres. Il sortit vérifier en hâte que son toit ne s'était pas effondré. Il prit l'échelle et grimpa. Cramponné à ses nouvelles tuiles, Léo-Pol distinguait le bruit de la fête, les petits cris des peluches, canalisés en écho dans la cheminée. Curieusement rien n'avait bougé. Aucune trace de feu d'artifice n'était à signaler. Comment était-ce possible ? Léo-Pol reprit l'échelle quand les grenouilles de la marre s'arrêtèrent de coasser. Certains silences inquiètent. Il se retourna. Les phares d'une automobile s'engouffraient dans l'entrée du domaine. Celle-ci louvoyait entre les arbres. Personne, depuis les livreurs dans la matinée, ne s'était aventuré dans le domaine depuis trois mois… La voiture s'approcha et s'arrêta net devant la bâtisse. C'était une voiture noire. Une voiture de l'administration française. Léo-Pol descendit accueillir un inconnu, un petit homme gris au chapeau melon et à l'imperméable trop grand.

— Monsieur Léo-Pol Medvedev ? Propriétaire de l'Hôtel de la Licorne je présume ? dit l'individu.

— Vous présumez aussi bien que je présume que vous êtes de l'administration. Si vous venez pour le… foutoir à l'intérieur de chez moi, vous arrivez bien. Je… je ne l'explique pas. Comment êtes-vous arrivé aussi vite ?

L'homme considéra un moment Léo-Pol sans piper mot. Il sortit sa carte et se présenta : « Agent B456 de la Brigade de Détection des Sources au Service Épidémiologique et Sanitaire du Ministère de la Santé (BDS-SES-MS). Nous sommes sur le feu, nous devons faire vite. Vous avez commandé cent vingt-cinq peluches à cette adresse, est-ce exact ? » Il semblait peu commode pour un homme aussi précieux que Léo-Pol de justifier un tel achat vêtu d'une robe de chambre pied-de-poule. La *honte* le gagna. Contraint de confirmer sa commande, il la qualifia aussitôt de béquille psychologique pour le soutenir dans l'insupportable épreuve de la solitude. L'Agent n'en avait cure. Il reprit :

— Depuis quand vos peluches se sont-elles… hum… réveillées ?
— Cette nuit. Je ne connais pas l'heure exacte vue que je dormais. Vers minuit, je dirais. Je les avais sorties de leurs cartons avant d'aller me coucher et…
— … avez-vous eu des relations sexuelles avec ces peluches ?

Léo-Pol eût pu lâcher sa mâchoire jusqu'au sol. Son étonnement lui donnait plus un air d'hurluberlu que de pervers arctophile. La question de l'Agent était hors protocole, mais il aimait bien la poser… pour voir les réactions : « Aucune importance ! », conclut-il.

L'Agent considéra la bâtisse et s'avança vers les fenêtres qui donnaient sur le Salon Boisé. Il s'accouda et jeta un rapide coup d'œil, presque assuré de ce qu'il allait trouver. Pas de surprises, se dit-il. Il hocha la tête, les lèvres rentrées, comme pour souligner l'accord qu'il se faisait avec lui-même. Si ce n'est le nombre de peluches, il n'y avait rien à signaler. Il se retourna et considéra Léo-Pol avec le soupir d'un homme blasé. Il en avait déjà vu des types comme lui, mais ceux qu'il avait rencontrés s'en trimbalaient combien ? Une, deux… trois maximum ? Cent vingt-cinq peluches, mazette ! Comment le prendrait-il ?

La fête continuait et Léo-Pol avait mal aux pieds. Pour un homme de goût, rien n'était plus navrant que d'être en chaussons sur les graviers. Léo-Pol ruminait ses questions, toujours dans l'incrédulité de constater que des peluches organisaient une bamboche dans son salon. Que faisait cet Agent ? Pourquoi était-il arrivé ici ?

— Vous êtes venus arrêter ces peluches n'est-ce pas ? demanda-t-il.
— Pas vraiment non. Ce que je vois moi, derrière ces fenêtres, c'est un tas de

nounours gentiment posés par terre. Ils sont à vous, les cartons sont ouverts et je ne peux plus rien faire pour vous.

— Comment ça, ils sont par terre ? vous ne voyez pas tout ce… bordel ? Qu'ils bougent tous là… le piano, les farandoles… et… enfin ce boucan quoi ?

— Monsieur Medvedev, il n'y a rien. Vous avez fait mauvaise pioche et j'arrive trop tard. Vous êtes victime d'hallucinations aggravées, car vous avez contracté une forme du… il plaça la main devant sa bouche et murmura… *Mal*.

Le *Mal* ? Léo-Pol ne savait pas grand-chose du *Mal* à cette époque. Pas plus que le commun des mortels. Il savait que cette chose avait vidé son hôtel, qu'elle se répandait chez tous les organismes vivants, qu'elle se manifestait chez l'homme par un nombre indéterminé de symptômes, et que ces symptômes étaient le plus souvent farfelus. L'origine du *Mal* était mystérieuse. Personne ne comprenait ni ses moyens de transmission ni son intention. Était-ce un virus ? Une malédiction ? À cette époque déjà, le *Mal* soulevait trop de questions.

Ludus Phantasiae, le symptôme hallucinatoire de peluches avait été repéré très tôt, parmi plusieurs milliers de symptômes. L'Infecté se croit en permanence accompagné d'une ou plusieurs peluches animées. Ces hallucinations orientent l'Infecté vers des comportements saugrenus, le plus souvent inadaptés aux situations réelles. Des peluches tout le temps. Des peluches partout. Des milliers de cas avaient été repérés en France. Le hasard voulut qu'on découvrît que ces Infectés s'étaient tous portés acquéreur de nouvelles peluches. Ni aucune marque ni aucun processus de distribution n'était mis en cause. L'acte d'achat semblait suffire à la transmission. Les symptômes, particulièrement pénibles pour les contractants, se déclenchaient après une grande fatigue, quelques heures après contact. Les Agents de la BDS-SES-MS avaient été dépêchés d'urgence chez tous les commanditaires de peluches. Tous les produits avaient été retirés des ventes. Léo-Pol était dans un dernier wagon de commande. Et quelle commande !

— Je… je n'ai été en contact avec personne ! se défendit Léo-Pol.

— Ce n'est pas une histoire de contact. Personne ne sait ni pourquoi, ni comment ce… il plaça la main devant sa bouche et murmura… *Mal*, se propage. Normalement les Infectés comme vous n'hallucinent que sur une ou deux peluches. Leur commande quoi. Mais cent vingt-cinq bestioles comment dire… vous avez une grosse commande, vous comprenez ?

Léo-Pol comprenait sans y croire. Cent vingt-cinq peluches… cela impliquait des fêtes débridées, du désordre, de la surveillance et une puérile imprévisibilité. Étaient-elles toutes comme ça ? Fallait-il les surveiller ? Seraient-elles là tout le temps et pouvait-il les contrôler ? L'Agent ne sut répondre à toutes les questions, mais leur présence quasi continue dans la vie de Léo-Pol lui semblait acquise. C'est impossible ! s'exclama-t-il. Et pourtant, elles étaient là. Il les entendait s'amuser, éclater son salon avec une folle joie destructrice. Était-ce vraiment imaginaire ? Le *Mal* oui mais… était-ce vraiment ça ? Son monde s'écroulait tout aussi vite que sous le souffle d'un château de cartes. Léo-Pol pensa à ce qu'il avait construit, à son environnement où régnait le calme, l'élégance et la pondération. Comment pouvait-il tirer une croix sur l'harmonie qui jusqu'ici rythmait sa vie ? On ne juge pas toujours bien la mesure d'un effort gâché. La chute serait rude. Serait-il capable d'assumer ? « Non, ce n'est pas possible » se répéta-t-il. Comment ne pas croire en ces bruits ? Aux petits cris festifs de ces créatures ouatées ? Comment ne pas voir que *Teddy l'ourson* empruntait l'échelle ? Ne pas voir qu'il grimpait sur le toit et… non pas les tuiles ! *Teddy l'ourson* s'était redressé au bord de la gouttière. L'ourson avait l'œil noir comme l'ébène. Du rouge scintillait dans ses pupilles. La peluche tenait une tuile jaune entre ses deux petites pattes, pile dans la verticalité de l'homme en gris. Son intention meurtrière était claire. Il lâcha la tuile. D'un bond, Léo-Pol plaqua l'Agent par la taille pour le sauver d'un funeste impact ! Les deux hommes se démenèrent à terre, dans une bouillie de corps, cernés de poussières.

Il n'y eut aucun impact.

— Mais lâchez-moi espèce de… malade ! Infecté ! reprit l'Agent.
— C'est l'ourson, il est… il est…

L'Agent se dégagea et Léo-Pol, toujours à terre, dans sa robe de chambre salopée, aperçut l'ourson qui retournait en sifflotant dans la bâtisse. L'ourson lui fit un signe d'au revoir et passa sous le trophée de la licorne en la saluant. L'Agent menaça Léo-Pol du doigt : « Vous feriez mieux d'apprendre à dompter ses hallucinations, mon vieux ! La prochaine fois, je vous colle mon browning entre les yeux ! »

Dompter ses hallucinations. Dompter cent vingt-cinq furies ! Quelle blague ! pensa Léo-Pol. L'homme en gris réajusta son imperméable et retourna à sa voiture. Il reprit : « L'administration française ne peut rien pour vous ! Il y'a des

Infectés partout... L'Europe s'effondre, notre armée se déploie partout où elle le peut. Nous avons d'autres chats à fouetter, je suis désolé. » Il ouvrit la portière et considéra la bâtisse un moment : « Vous n'êtes pas si mal ici non ? Belle licorne… Tentez d'apprivoiser vos nouveaux amis ! Croyez-moi, vous n'êtes pas le plus à plaindre. »

Puis il partit.

Dans la bâtisse, la fête touchait à sa fin. Les peluches s'endormaient-elles ? Léo-Pol épousseta sa robe de chambre pied-de-poule et retourna s'en assurer. La licorne, toujours si fière, ne semblait pas avoir bougé. Quoi que… ses lèvres s'étaient-elles déplacées ? Léo-Pol les scruta. Peut-être oui… peut-être que ses lèvres avaient bougé. Était-il fou ? Léo-Pol regarda ses pantoufles. Il était inquiet. Les phares de la voiture l'éclairèrent d'un trait. Et Léo-Pol vit poindre dans son ombre l'enfer de sa nouvelle vie. Une vie cryptée au son de hennissements féériques.